

Jean-Marie Roche a la pierre gravée dans le cœur

SAINT-CHAMAS Un tailleur de pierre nous fait partager sa passion



NOTRE SÉRIE

Chaque semaine, La Provence vous propose de partir à la rencontre de artisans du paysanais.

Jean-Marie Roche a toujours aimé la pierre. Petit, il scrutait et ramassait les cailloux sur le sol, sans pour autant savoir que la matière deviendrait son éternelle compagne. En classe de cinquième, Jean-Marie découvre le métier, et s'en passionne dur comme fer. À 20 ans, l'avenir de Jean-Marie est clair comme de l'eau de roche : il deviendra tailleur de pierre. Grâce au compagnonnage, l'apprenti artisan effectue un tour de France des ateliers, qui le mène à Reims, Saumur, Montolieu, Strasbourg, Paris, Marseille, puis enfin Nîmes. Une formation qui le conduit à approcher différentes matières (calcaire tendre, marbre, pierre froide ou grasse, grès) et autres savoirs.

Entre passion et labeur

Aujourd'hui, Jean-Marie Roche travaille à son compte, dans son atelier nommé "l'Âge de pierre", situé dans la zone artisanale des Plaines sud, à Saint-Chamas. Le tailleur de pierre s'y est installé en 1996, avec un associé qui l'accompagnera jusqu'en 2007, avant de se tourner vers le monde de l'éducation. Entre-temps, en 1999, un jeune salonnais est venu renforcer l'équipe, lui est encore présent aujourd'hui : "l'emploi une personne, qui a effectué son apprentissage puis s'est perfectionnée à nos côtés.



Dans son atelier de Saint-Chamas, Jean-Marie Roche est dans son élément : "Je ne me vois pas arrêter cette activité, seul le physique pourrait m'y contraindre, à l'usure".

PHOTO F. G.

Après nous l'avons embauché. C'est un très bon collaborateur, un passionné", souligne Jean-Marie Roche.

De la passion, il en faut pour ceux qui souhaitent se lancer dans la carrière : "Vous ne trouverez pas de tailleurs de pierre non passionnés, c'est impossible. Puis le travail de la roche est très bon pour l'équilibre d'esprit", assure l'artisan. Le métier réserve aussi quelques surprises aux jeunes apprentis, qui à peine sortis de leur formation déchantent et délaissent la voie, Jean-Marie en a fait l'expérience : "J'ai rencontré des jeunes qui ont vite abandonné l'idée de devenir tailleur de pierre. C'est un métier qui attire beaucoup mais, au final, peu de gens y restent. Le côté artistique du métier séduit, mais il ne se limite pas qu'à cet aspect : on travaille dans la poussière, c'est une activité très physique, qui requiert une certaine exigence. Il ne faut pas confondre cela avec de la sculpture, les gens font trop souvent cette erreur. Puis les matériaux sont très chers : ça ne nous laisse que peu de temps pour concevoir".

Malgré des réalisations très soignées et travaillées, Jean-Marie ne se définit pas lui-même comme étant un artiste, un statut qu'il rejette, en dépit de son mérite en la matière. "C'est un métier créatif, dans lequel il est bon d'avoir un sens artistique, mais je ne suis pas un artiste", soutient l'artisan. L'homme profite de ses temps libres, entre deux commandes, pour jouer de sa créativité et réaliser des pièces issues de son esprit.

Des carrières aux particuliers

Jean-Marie sélectionne lui-même ses pierres, dans l'une des quarante carrières répertoriées en France. Dès qu'il en a l'occasion, il se déplace personnellement pour sélectionner ses blocs, une commande sur simple photographie pouvant toujours réserver quelques mauvaises surprises. Tous les deux mois, l'artisan recueille près de 25 tonnes de pierres dans son atelier, livrées par des transporteurs tiers.

Ensuite, lorsque le tailleur de pierre reçoit une commande, il

commence par réaliser une maquette, puis propose un devis à ses clients. Après, soit il travaille en collaboration avec un architecte, soit il œuvre seul. Puis direction l'atelier, où l'une des pierres s'entassent à l'extérieur des locaux va être acheminée par un pont roulant, pour être façonnée de A à Z. L'artisan use ensuite d'une multitude d'outils, servant à la taille, au bardage, au débitage, et à la pose, sachant que la réalisation se termine toujours à la main.

Si l'"Âge de pierre" s'est fait un nom, c'est grâce à la persévérance de Jean-Marie : "Je ne pense pas être meilleur que les autres, mais je travaille beaucoup", explique l'artisan. Son activité est variable, le travail est irrégulier, oscillant entre périodes creuses et demandes pressantes, mais comme l'homme le dit si bien : "Une pierre de 200 millions d'années peut bien attendre encore quelques jours!". Jean-Marie est l'un des 3 500 tailleurs de pierre de l'hexagone, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il en défend bien les valeurs. **Frank Gonzalez**

SAINT-CHAMAS

Le luthier Benjamin Beugnies enchante les bois

Méromane dans l'âme, Benjamin Beugnies a toujours baigné dans l'univers musical. À 7 ans, le futur artisan s'est vu offrir un violon, qui rythmera son quotidien jusqu'à l'emmener sur les bancs de l'École nationale de lutherie Jean-Baptiste Vuillaume. Benjamin a 16 ans lorsqu'il intègre la formation, très élitiste, puisque sur plus de 40 dossiers de candidature, seuls huit élèves ont été retenus suite au concours d'entrée. Après trois riches années d'étude, le jeune homme obtient son diplôme et part peaufiner son apprentissage aux côtés d'artisans chevronnés, d'abord en France puis quatre ans en Irlande.

Benjamin fait ensuite le grand saut : d'Irlande il redescend en Provence et ouvre son petit atelier, il y a maintenant quinze ans de ça. Pour se faire connaître, le luthier s'est lancé dans la communication, entre pose d'affiches et distributions de cartes de visite. L'artisan a cru en son avenir, et par sa force de volonté, il y est arrivé. Aujourd'hui, Benjamin a 36 ans, et dans son petit atelier situé au 7, rue Marcel Roustan, les demandes résonnent. De ses mains, l'artisan compose violons, altos, et violoncelles, il prolonge aussi les notes des instruments à cordes fatigués, leur redonnant leurs vibrations d'antan.

Le bois doit reposer trois ans avant d'être façonné

L'homme prend un soin particulier aux objets de ses entrailles, dont il sélectionne méticuleusement les bois, épicea et érable, qui leur donnera corps. À noter que le bois doit reposer environ trois ans avant d'être façonné, on ne va donc pas plus vite que la musique dans le métier. Après, c'est à tout le savoir-faire de l'artisan de jouer : il dessine la silhouette de l'instrument dans le moule,



Benjamin Beugnies dans son petit atelier de Saint-Chamas, où violons, altos, violoncelles et autres instruments à cordes n'ont plus de secret pour lui. / PHOTO F.G.

met en place une couronne d'éclisses et trace fond et table, il ébauche, rabote, ratisse, puis il incruste le filet, crée oufes et manche, pose la barre d'harmonie, sculpte les volutes, enfin assemble le tout et encastre le manche. Bref, reprenons notre souffle : c'est tout un art !

Son savoir-faire, Benjamin en fait profiter tous les mélomanes du coin, en particulier les élèves d'écoles de musique qui, avec la rentrée scolaire, devraient d'ailleurs ne pas tarder à lui donner des cordes à retendre, sans fil à retordre. Quand nous lui demandons la manière dont il compose professionnellement, l'artisan s'enchante : "C'est un métier très agréable : j'aime ce que je fais, je n'ai aucune pression, puis je fais de belles ren-

contres. Je ne me vois pas faire autre chose, je pense que je mourrai luthier", sourit-il.

Sur une note plus gaie, l'homme raconte que son fils aussi est mélomane, mais au violon il a préféré la gratte, évoluant dans un tout autre univers que le sien : "Peut-être se rendra-t-il compte que ce métier est intéressant, et qu'il y reviendra ! Mais je ne lui force-rais pas la main". Benjamin souligne aussi l'importance de la fabrication artisanale, dont la différence avec l'industrielle se reconnaît aisément aux sonorités émises. Donc, plutôt que de jeter le petit violon du grenier de grand-maman, autant le faire restaurer, car Benjamin Beugnies à plusieurs cordes à son arc.

F.G.

À LA FARE-LES-OLIVIERS

Jacky Hardy : "L'artisanat, c'est d'abord une passion"

"Avant tout, ce qu'il faut pour travailler dans l'artisanat, c'est aimer ce que l'on fait", dès la première phrase le ton est donné : Jacky est un passionné, cela ne fait aucun doute. Depuis maintenant 13 ans, la sellerie c'est son dada.

C'est suite à un accident de travail que l'homme va trouver sa voie : "Avant, j'étais charpentier. Je me suis cassé le dos et j'ai dû changer de profession. Un jour, j'ai rencontré une femme qui m'a parlé de la sellerie. Puis j'ai fait une formation d'un an et demi dans le Périgord", raconte Jacky, avant d'ajouter : "Ça n'a pas été évident de se reconverter : il faut assurer derrière. Même si les débuts étaient laborieux, j'y ai vite pris goût".

Économiquement, les premières années furent donc compliquées pour l'artisan, qui a vite accepté sa nouvelle situation : "On ne fait pas ce métier pour l'argent : il m'arrive de faire beaucoup d'heures pour pas grand-chose. Mais l'artisanat, c'est avant tout une histoire de passion".

Salarié jusqu'à ses 38 ans, devenir son propre patron a chamboulé le quotidien de Jacky : "Parfois, en fin de mois, j'en avais plein les boîtes ! Même si c'était difficile, je n'ai jamais eu envie de lâcher.

Aujourd'hui, avec du recul, je préfère dépendre de moi-même. Même si c'est pas mal de stress, j'ai trouvé dans l'artisanat une part relationnelle et un sentiment de fierté que je ne connaissais pas. Avant, c'était tout pour mon patron !".

Les selleries sont aujourd'hui en train de disparaître dans le département, au plus grand regret de Jacky : "Malheureusement, cinq selleries ont récemment fermé dans le coin. C'est quelque chose qui se perd. La concurrence avec les pays émergents est difficile à tenir". L'artisan déplore aussi une société de consommation, où la qualité n'est plus le premier critère d'achat, mais il garde espoir pour l'avenir : "L'artisanat a son prix, mais on ne fait un achat qu'une seule fois là où on aurait tendance à le renouveler pour d'autres produits de masse. Je pense qu'il y aura une prise de conscience de la part des consommateurs, car le peu cher commence à coûter très cher".

"Ce commerce est une petite fierté : j'y passe tout mon temps, j'y pense nuit et jour. C'est quelque chose que j'ai dans la peau, je vis au rythme de l'artisanat, de mes succès et mes échecs", qu'il s'occupe de sellerie de véhicules ou non, le moteur de Jacky, c'est sa passion.

F.G.



Dans son atelier, Jacky s'occupe de la sellerie de véhicules, de la tapisserie de mobiliers, ou encore de la confection de bâches, pergolas et stores. / PHOTO F.G.

Le salarié EDF a eu le coup de foudre pour le métal

Il y a 5 ans, Michaël Alonso s'est reconverti dans la restauration de meubles

NOTRE SÉRIE

Chaque semaine, La Provence vous propose de partir à la rencontre des artisans du pays salonnais.

C'est l'histoire d'un ancien salarié d'EDF qui n'avait pas encore eu le coup de foudre professionnel.

Un jour, alors qu'il était encore sous contrat, Michaël Alonso rencontre une dénommée Lise Bon, qui elle aussi cherche une activité dans laquelle elle pourrait pleinement s'épanouir. De cette rencontre née une belle amitié, et fleurit une passion commune : l'artisanat. Ni une ni deux, le binôme se lance dans la restauration de meubles anciens. "J'ai eu envie de tout changer, de casser la routine. Même si je ne venais pas de ce monde-là, je voulais le faire", explique Michaël.

Mais après trois ans de collaboration, leur route se sépare : Lise continue seule son activité et, de son côté, Michaël se lance à son propre compte. L'artisan crée alors sa marque : Combustible23, nommée ainsi en hommage à la série Chapeau Melon et Bottes de Cuir, dont il est fan.

Un frigo vintage à l'origine de sa passion

À l'origine de la séparation professionnelle entre les deux artisans : un frigidaire des années cinquante. "Quand j'ai vu ce frigo, j'ai eu comme un flash. C'est l'objet en lui-même qui m'a d'abord attiré, plus que la matiè-



C'est chez son beau-père, dans une maison située à Grans, que Michaël Alonso a établi son atelier, dans lequel 200 meubles ont déjà séjourné.

PHOTO F.G.

re avec laquelle il était confectionné", décrit l'artisan.

Pourtant, Michaël ne se lance pas dans le façonnage de réfrigérateurs vintage, mais il en adoptera la texture : le métal devient sa matière de prédilection. L'amitié entre Michaël et Lise restera quant à elle intacte, et elle l'est encore aujourd'hui : "J'ai fait mes armes avec Lise, et c'est grâce à elle que j'en suis là", reconnaît l'artisan.

Depuis maintenant deux ans et demi, Michaël retape des

meubles en métal pour leur donner une seconde jeunesse. Une matière qu'il a appris à travailler seul, même si l'apprentissage était plutôt laborieux : "Avant de travailler avec Lise, je n'étais pas spécialement manuel. Puis je me suis découvert. Après, quand je me suis lancé seul, je m'inquiétais du temps que je mettais à réaliser mes meubles. Là encore, je me suis formé sur le tas. Alors qu'hier je passais à peu près quatre jours pour raccommo-

der un bureau, aujourd'hui je n'en mets plus qu'un et demi", explique l'artisan. Depuis le début de son activité, Michaël a déjà vu passer plus de 200 meubles entre ses mains devenues expertes.

Trouver la perle rare

Si le travail de restauration représente une grande partie de l'activité de l'artisan, elle n'est pourtant pas la plus importante. Car pour réaliser une rénovation fructueuse, il faut avant tout trouver le bon modèle. Mi-

chaël chine donc, en quête du meuble (presque) parfait, un aspect qu'apprécie beaucoup le jeune homme : "Ce n'est pas évident de trouver ce genre de meubles. Je fouille de partout : Emmaüs, brocantes, Internet... J'essaye de les trouver à un prix abordable, pour ne pas les revendre trop cher. Ce côté 'recherche au trésor' me passionne, peut-être plus que la réflexion en elle-même", confie-t-il.

Côté économique, Michaël ne roule pas sur l'or, mais il s'en contente : "Je vis tout juste de mon activité. Mon salaire est assez variable puisqu'il suit la demande des clients. Il m'arrive d'avoir des semaines vides, puis d'autres très chargées. Être son propre patron change beaucoup de choses, on se responsabilise". Pour l'instant, Michaël vend uniquement sur Internet, un outil sans lequel il ne pourrait continuer son activité. L'artisan confie une certaine rareté dans son domaine de prédilection : "La concurrence est faible, surtout dans la région. Je vends à peu près partout en France, les prix sont généralement élevés pour ce type de meubles, alors j'essaye de les rendre abordables. J'ai l'impression que le vintage revient à la mode".

Si Michaël Alonso est avide de nouvelles expériences, il ne laissera jamais tomber son activité : "Je me suis attaché à ce travail : il est en moi maintenant, et il le restera".

Franck Gonzalez

<http://combus23.over-blog.com>

Paroles d'artisans

NOTRE SÉRIE

Chaque semaine, La Provence vous propose de partir à la rencontre des artisans du pays salonnais.

A peine rencontrée, Hélène Troussier nous mène sans plus attendre dans ce qu'elle appelle "l'antre du santonnier": son atelier. Un antre où l'artisane moule, cuit puis donne vie à tous ses santons. D'ailleurs, dans le jargon on ne parle pas de moulage, mais on utilise le terme estampage. La santonnère souhaite partager ce métier qui la passionne depuis 20 ans déjà. Une passion fulgurante, un "coup de folie", comme elle le définit elle-même. Mais un savoir-faire qu'elle n'a hérité de personne: elle est la première et seule santonnère de sa famille. Son mari, Guy Troussier, est lui aussi

"Des fois je passe des heures dans mon atelier sans même m'en rendre compte."

Bienvenue dans "l'antre du santonnier"

VERNÈGUES Hélène Troussier nous ouvre les portes de son atelier de confection



Pour créer ses santons, Hélène part toujours d'un prototype, qu'elle sculpte dans un bloc d'argile, puis façonne elle-même.

PHOTO G.

un converti, tombé d'amour pour ces figurines typiquement provençales. Il lui arrive même de prêter main-forte à sa femme, malgré sa profession qui l'occupe tout au long de la semaine.

Du moule au santon

Pour créer ses santons, Hélène part toujours d'un prototype, qu'elle sculpte dans un bloc d'argile, puis façonne elle-même. C'est le point de départ de toute série, puisque c'est cette toute première pièce qui donnera son allure à tant d'autres: c'est en quelque sorte le père d'une série de clones. Cette étape est ainsi la plus importante dans le processus de fabrication, car si le prototype est raté, le reste des santons le sera aussi. Une fois le prototype terminé, il est temps de fabriquer son moule. Car c'est d'abord au santon de façonner son propre

moule, et non l'inverse. Dans un large cadre de métal, du plâtre à la texture très liquide est coulé jusqu'à mi-épaisseur. Le santon fait d'argile est ensuite placé en son milieu pour que le plâtre épouse son empreinte, puis il est retravaillé de manière à ce que la matière entoure parfaitement le prototype. Une fois la première partie du moule réalisée, la seconde est coulée par-dessus, jusqu'à remplir entièrement le cadre de métal. Sur chaque moitié du moule, des gorges sont creusées autour de l'empreinte du prototype, pour qu'à l'estampage le surplus d'argile s'évacue facilement. Une fois le santon parfaitement entouré de plâtre, le coffrage est terminé. Reste encore le décollage des deux parties: "Le décollage est une partie difficile: il y a des risques de cassures. Et si l'on fait la moindre erreur, le moule est loupé et il faut

tout recommencer", raconte le mari de la santonnère. Après cette première étape minutieuse, le moule est créé et les rôles s'inversent: ce sera maintenant à lui de façonner de multiples santons, en série donc. La durée de vie d'un moule reste approximative: tout dépend de l'usage qui en est fait, car au fur et à mesure des coulages, les détails s'estompent.

Maintenant, la santonnère place un boudin d'argile dans le moule, referme celui-ci sur la matière, et le santon se dessine immédiatement. La santonnère retravaille toutefois la pièce pour enlever ce qui déborde, un travail fastidieux qui requiert une certaine précision. Une fois affinée, la pièce est séchée puis fera un petit tour dans le four, entre six et huit heures à 180 degrés. Après vingt-quatre heures de repos, on laisse à la pièce le temps

de refroidir ses ardeurs, l'artisane l'emmène au salon de sa maison, où deux tables l'attendent: une consacrée à la peinture, l'autre à la couture. À noter que les vêtements créés par l'artisane sont des authentiques habits, et non un simple collage de tissus. Côté peinture, Hélène nous livre une technique imparable: "Il faut commencer à peindre avec des couleurs claires, les plus foncées viendront après. Puis ce sont la coiffe et les pieds du santon qui doivent être peints en dernier". Une fois maquillé et habillé, le santon est terminé et prend la direction de la petite salle d'exposition, accolée à la maison d'Hélène. Bien évidemment, l'artisane ne travaille pas en réalisant ses pièces une par une, mais elle produit à chaque fois une cinquantaine d'unités identiques qu'elle travaille à la chaîne, par souches de temps.

Hélène nous conte son quotidien de santonnère: "Je ne compte pas le temps, des fois je passe des heures dans mon atelier sans même m'en rendre compte. J'ai très souvent les mains occupées, même devant la télé! Je pense que c'est mon papa, artiste dans l'âme et assez manuel, qui m'a donné le goût du travail. Même si les temps sont très durs économiquement et qu'on ne pourrait pas vivre de cette seule activité, je ne me vois pas faire autre chose: c'est une véritable passion." Une activité que l'artisane nous a fait partager pendant près de deux heures, expliquant les moindres détails du processus de création de ses chères figurines.

Et même s'ils ne trouvent pas toujours des propriétaires, une chose est certaine: les santons de Vernègues ne manquent pas d'amour.

Franck Gonzalez

NOTRE SÉRIE

Chaque semaine La Provence vous propose de partir à la rencontre des artisans du pays salonnais.

Elles s'appellent Claire et Violaine, ces deux jeunes femmes, âgées respectivement de 29 et 26 ans, se sont lancées ensemble dans la restauration d'œuvres. Il y a maintenant deux ans. Si le binôme partage les mêmes locaux et travaille souvent à l'unisson, au sein de son atelier situé à Bel-Air, il arrive néanmoins aux restauratrices d'œuvrer séparément. Les deux amies ont chacune un statut d'auto-entrepreneur, mais ont décidé d'associer leur savoir-faire sous un même nom : *Art Préservation*.

Les deux collègues se sont rencontrées à l'école supérieure d'art d'Avignon, où elles ont fait leurs premières armes. Après cinq ans de formation, l'équivalent d'un Master 2, les deux étudiantes décrochent leur diplôme et, fin prêtes à franchir le pas, intègrent le monde professionnel. Un monde qui les séparera d'abord : les jeunes diplômées se perdent de vue pendant près de trois ans, avant de se retrouver, au gré du hasard.

Réunies autour d'une passion commune

Géographiquement, on s'est retrouvées proches l'une de l'autre. Puis on a décidé de répondre ensemble à une offre de marché public. Tout cela, c'était avant que notre atelier soit monté, on avait alors nos activités chacune de notre côté. Notre collaboration s'est très bien passée, puis on s'est dit qu'on allait continuer à travailler toutes les deux, donc on a créé notre atelier", raconte Violaine Brard. C'est ainsi que naît l'atelier *Art Préservation*.

L'atelier ne doit pas son existence à une simple histoire

Les œuvres n'ont plus de secrets pour elles

Deux jeunes restauratrices salonnaises partagent leur passion pour l'art



Dans leur atelier "Art Préservation" situé à Bel-Air, les deux jeunes restauratrices s'occupent avec minutie de la conservation et de la restauration d'œuvres d'art.

"Il n'y a pas de recette de cuisine miracle dans la restauration d'une œuvre"

vants organiques et aromatiques ou encore les colles de peau de lapin et de vessie d'esturgeons. Le plus grand format que les jeunes femmes ont conjointement restauré jusqu'ici est un tableau de Jean Daret, exposé à la chapelle du château de La Barben, de deux mètres cinquante sur deux. Ce n'est que partie remise : le binôme part prochainement en Corse s'occuper d'un plus gros morceau.

Après une première année réussie, la seconde s'avère plus compliquée pour les restauratrices : "Il y a un an, on faisait les choses par nous-même. Mais aujourd'hui, on doit s'insérer un peu plus dans le milieu : on commence à tisser notre réseau de contacts, on travaille avec le centre de restauration interrégional de Marseille, puis on essaye de répondre à davantage de marchés publics". Côté communication, les amies d'*Art Préservation* se donnent les moyens de leurs ambitions, avec la création d'un site Internet éponyme, qui succède aux flyers, brochures et autres lettres que les jeunes femmes ont déjà conçues.

Si aujourd'hui les restauratrices vivent tout juste de leur activité, rien ne leur enlèvera leur passion. "À part d'énormes contraintes financières, on ne se voit pas faire autre chose : on a trouvé notre point d'équilibre. On sait ce que l'on veut maintenant, et nos expériences nous ont confirmées dans ce chemin", assurent-elles. Pour Violaine et Claire, l'art restera ancré dans la peau.

Franck Gonzalez

d'amitié : "À l'école, on se connaissait bien, mais sans plus... Alors qu'aujourd'hui on passe nos journées ensemble !", sourit Claire Imbourg. Ce qui a réuni les deux jeunes femmes, avant toute chose, c'est leur profonde passion pour l'art. "Mon amour pour l'art m'a été révélé par une professeur d'art plastique au lycée. Immédiatement, je me suis dit : c'est ça que je veux faire !", explique Violaine. Même son de cloche pour Claire : "J'adorais l'art plastique, c'était mon truc ! Si mes parents souhaitent que je prenne un cursus général, j'ai quand même fait une Terminale option arts plastiques, puis les beaux-arts, et enfin l'école d'art : j'ai toujours aimé la création".

De même que pour les arts plastiques, la voie vers le métier de restaurateur était toute tracée pour les deux associées : "Pour nous, travailler dans la

restauration a toujours été une évidence. C'est plaisant d'être au service des artistes, c'est aussi un privilège d'avoir cette proximité par rapport à leurs créations. Il y a cette affinité que l'on a avec la matière, cette relation intime à l'œuvre, sans oublier le côté scientifique du métier", soutiennent-elles à l'unisson.

Un métier technique

La profession nécessite en effet des connaissances en termes physico-chimiques : "Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'y a pas de recette de cuisine miracle dans la restauration : on a un panel de produits dont on connaît chaque caractéristique, puis on jongle avec tout ça", explique Claire. La restauration d'une œuvre dépend de plusieurs caractéristiques, en particulier de son environnement et de l'utilisation qui en est faite : "Le traitement

d'une œuvre sera différent selon l'humidité et la température des lieux, tout est fonction de ses conditions de conservation à long terme", enseigne Violaine.

Ainsi, un tableau conservé dans la maison d'un particulier n'aura pas le même traitement de faveur que si celui-ci était abrité dans une église. De plus, la profession répond à un impératif primordial : tout ce qui est apporté à l'œuvre dans le travail de restauration doit être réversible, chaque retouche peut être retirée si besoin est. Avec la stabilité de la conservation, la réversibilité des matériaux est le paramètre important du travail de restaurateur.

Le binôme intervient quasiment sur tout type de matières (toiles, bois, plâtre, textiles peints), avec une véritable ribambelle de produits naturels et synthétiques, tels que la résine acrylique, la cétone, les sol-

PHOTO F.G.

Paroles d'artisans

NOTRE SÉRIE

Chaque semaine, La Provence vous propose de retrouver des portraits d'artisans du pays salonnais.

Dorothee Magnan de Bornier aime ce qu'elle fait, et ça se voit ! Dans son atelier situé au domaine du Deffend, à Lamanon, chaque recoin traduit sa passion pour la chaussure, et pour l'artisanat. Ainsi, dans son local, tout est prévu pour concocter la paire qui s'élèvera à n'importe quels pieds. Enfin, presque tout : "Il me manque deux, trois trucs pour faire de la petite série. Une presse à découper par exemple, qui pourrait m'aider à découper des peaux entières et me permettre de travailler plus rapidement. Pour l'instant, je découpe à la main. Mais c'est déjà pas mal", confie la jeune artisane.

Une passion qui a du chien

La passion de Dorothée pour le métier a son histoire, qui ne manque pas de mordant : "Pendant mes études, j'ai fait une licence de Droit et d'Histoire, puis je suis partie avec le programme Erasmus à Grenade, en Espagne. Là-bas, j'ai pris un petit chien, qui me dévorait toutes mes chaussures, alors je passais tout mon temps à les réparer, parce que j'adore les chaussures ! En rentrant en France, j'ai décidé d'arrêter la fac : je ne souhaitais ni faire juriste, ni devenir prof d'histoire, et je ne voulais pas non plus travailler dans un bureau. Avec une conseillère

Dorothee a trouvé sa voie dans l'artisanat

LAMANON La jeune femme a lâché ses études pour devenir cordonnière



Dorothee Magnan de Bornier en plein processus de création dans son atelier du domaine du Deffend, à Lamanon.

(PHOTO F. G.)

d'orientation, on a su trouver ma voie". Cette voie, ce sera la cordonnerie.

Un rêve porte alors Dorothée : devenir cordonnière et détenir son propre atelier. Pour cela, la future artisane se donne les moyens de ses ambitions, et c'est en 2009 que l'histoire a enfin pu véritablement débuter. Dorothée revient sur son parcours : "Cela fait maintenant 3 ans et demi que je suis à l'atelier. Pour me former, j'ai fait un CAP cordonnerie à Lyon. Après cela, j'étais vraiment motivée pour faire ce métier, par mes

propres moyens. Alors, pendant un an, j'ai travaillé chez un maraîcher, tout en habitant chez mes parents, pour mettre de l'argent de côté. Puis, j'ai tout trouvé au même moment : le local dans lequel je travaille actuellement, ainsi que des machines et du cuir que j'ai pu récupérer à un ancien cordonnier, qui ne les vendait pas trop cher. Ensuite, j'ai étoffé ma collection de machines, et c'était parti !"

Si la jeune femme est partie de rien, son activité commence aujourd'hui à porter ses fruits, et ce malgré une première an-

née commercialement difficile. Dans son atelier, Dorothée crée des modèles qu'elle revend sur les marchés mais aussi sur Internet. L'artisane stocke une partie de sa production, mais réalise aussi des créations plus personnelles, selon les envies de ses clients. Sa spécialité et son plus gros succès, hiver comme été, c'est la bottine, garantie trois ans et demi s'il vous plaît ! Des produits qui arrivent à charmer une clientèle éclectique, malgré un processus de création assez particulier : "Quand je crée, au départ, j'ai une idée

dans la tête. Mais, au final, le rendu est assez différent de ce que j'avais imaginé ! Bon, finalement j'arrive à un résultat qui n'est pas si mauvais que ça !", sourit Dorothée.

Une artisane 2.0

Au-delà de son blog "Les grolles des cales", où Dorothée présente son activité et ses produits, elle a dû investir la toile, principalement pour des raisons économiques : "Lors de ma première année, je ne vendais pas encore sur Internet, et c'était assez compliqué. Aujourd'hui, mes ventes sur le net représentent environ 50 % de mon chiffre d'affaires. S'il n'y avait pas Internet, je devrais être tous les jours sur les marchés, c'est sûr. Depuis cinq mois, je suis aussi sur Facebook, où 218 personnes me suivent. C'est vraiment pratique pour le bouche à oreille, une des choses qui fonctionne encore le mieux".

Entre Dorothée et l'artisanat, l'histoire ne fait seulement que commencer, comme le soutient passionnément la cordonnière : "Aujourd'hui mon commerce c'est ma vie, je suis trop heureuse d'avoir monté mon petit truc et que cela commence à marcher. Je ne m'imaginerais pas sans. En continuant à y mettre tout mon cœur et toute ma hargne, il n'y a pas de raison que ça ne marche pas !".

En effet, pour une cordonnière, ce serait un comble que cela ne marche pas. L'occasion pour Dorothée, pourquoi pas, de suivre les pas des artisans historiques du pays salonnais.

Franck Gonzalez

Paroles d'artisans

Lise, au nom des meubles qui revivent

Cette Gransoise donne une seconde vie aux meubles anciens

Lise Bon aime bichonner ses meubles, c'est (un peu) comme ses enfants, et c'est surtout sa passion. La Gransoise agit comme une véritable maman avec les pièces qu'elle rénove: une fois le travail terminé, elle donne un nom à chacune de ses créations. Ainsi, depuis ses débuts il y a quatre ans, Lise a nommé plus de 400 chaises, bureaux, buffets, armoires et autres commodes. "J'ai parfois de la peine quand l'un de mes petits me quitte pour un nouveau propriétaire", raconte affectueusement Lise. "Ici, mes meubles ne sont pas vendus: ils sont adoptés. Parfois les clients m'envoient des nouvelles d'eux !"

Entre l'artisan et ses meubles, le cordon ombilical est parfois dur à couper. Chaque création de Lise résulte d'un processus de conception naturel, et donc très personnel. "Je souhaite mettre ma patte plutôt que de

Lise Bon façonne tous ses meubles par la force de l'imagination

faire des choses basiques. C'est sûr, en peignant tout en blanc et gris, j'aurais davantage de quoi manger à la fin du mois, mais ça ne m'intéresse pas. Je ne fais pas ce que la tendance veut mais je fais ce qu'il me plaît". L'artisanne a les idées fixes: elle sait ce qui siérait parfaitement à ses meubles et ce qui sera le mieux pour eux.

Dans une vie professionnelle antérieure, Lise travaillait pour un constructeur de maisons individuelles: "Je n'avais pas le côté relationnel que j'ai aujourd'hui, les gens étaient toujours angoissés et c'était difficile pour tisser de vrais liens. C'est quelque chose qui me manquait." Puis, souhaitant donner libre cours à sa créativité, la Gransoise s'est lancée dans la restauration de meubles. Pen-

dant un an, l'artisanne a écumé les marchés, puis s'est installée pour deux années à Salon, avant de retourner travailler chez elle pour des raisons financières.

La passion de Lise pour l'artisanat se ressent par le grand respect qu'elle voue à l'objet de ses fantaisies. "Parfois je réponds à la demande de mes clients, mais je me refuse à réaliser des transformations qui ne conviendraient pas à tel ou tel meuble. Quand je commence un habillage, j'ai déjà le résultat final en tête, et il ne change que rarement". Dans artisan, il y a "art", terme dont Lise défend bien les valeurs par ses créations, même si elle ne s'imagine pas avoir la capacité de composer à partir d'autre chose: "Avec le meuble, le support me rassure. Je ne ven-

se pas pouvoir composer à partir d'une toile blanche, ce n'est pas pareil. Pour moi il y a quelque chose d'angoissant en cela."

Bien que passionnée par son activité, Lise a décidé de se lancer dans une autre voie, qui l'intéresse tout autant que l'artisanat: "J'ai repris mes études, parce que je ne pouvais plus vivre de ma seule passion. Je suis aujourd'hui en première année d'art-thérapie. L'art-thérapie est une manière moins brute d'exposer les choses, la créativité étant un moyen d'expression moins violent que peuvent l'être les mots, puis il y a une notion de plaisir en plus".

Si, économiquement, l'artisanat ne lui permet pas de subvenir à ses propres besoins, Lise n'a aucunement l'intention de laisser ses meubles de côté.

L'artisanne a son métier ancré dans la chair, à l'image de la salamandre bleue tatouée sur son épaule droite.

Une salamandre symbole de la patte artistique de Lise, et de son esprit créatif. La salamandre bleue est d'ailleurs le nom du blog sur lequel l'artisanne conte les histoires des enfants de son imagination. Quand on lui demande ce que signifie exactement ce signe, Lise répond: "Le tatouage, c'est comme pour les meubles, une évidence. J'ai eu besoin de me trouver quelque chose qui me correspondait, et ce quelque chose c'est cette salamandre bleue, je ne saurais dire pourquoi."

La Salamandre bleue n'a pas fini d'imposer sa patte artistique sur tous les meubles de Provence!

Franck Gonzalez



Au premier étage de sa maison, Lise Bon a spécialement réservé une chambre pour ses petits meubles en attente d'adoption, parmi lesquels Lee, Levis ou encore deux des sœurs Gallina.

JPHOTO.F.G.